

# Une comédie... musicale et poétique

« La mer est grise et sans attrait  
Mer de corail, journée pluvieuse et monotone

Tristes tropiques, palmiers percés  
A l'aube de l'automne »

En ces journées pluvieuses qui ont précédé Noël cette année notre humeur s'accordait bien à la poésie de ces quelques vers. Et l'on sera étonné d'apprendre qu'il s'agit d'un extrait de la dernière création du théâtre Volland : « Colandie ».

La troupe Volland, c'est jusqu'à présent, pour le public nombreux qu'elle a su conquérir, la fête du théâtre, l'alliance du comique et du grave, avec toujours pour sujet une analyse de la société réunionnaise jusque dans ses non-dits. Cette fois, s'y ajoute la poésie qui donne le ton à tout le spectacle.

La poésie d'abord est liée au rêve sur lequel est bâtie la pièce, celui de la jeune Colandie enfuie de l'APECA pour rejoindre en métropole un colonel avec lequel elle a correspondu et qui lui a promis le mariage. Mais rien d'artificiel dans cette



éclairages ; chaque fois le même cadre : une cour désaffectée d'usine sucrière, dont les ferrailles rouillées se prolongent tout à fait réelles sur l'espace scénique, structure à plusieurs étages où évoluent et se dissimulent les acteurs-musiciens.

Et l'on finit par ne plus savoir si l'on est dans l'usine ou à Gillot ou encore dans la maison du colonel handicapé.

Fidèle à sa conception d'un théâtre complet, la troupe Volland est ici allée jusqu'au bout puisque Colandie est avant tout une comédie musicale. Outre les morceaux proprement musicaux, de très beaux chants rythment

la pièce : chansons sur les saisons, chants d'amour et de tristesse, tout ce qui fait la traditionnelle poésie populaire. D'ailleurs on pourrait dire que tous les « ingrédients » se retrouvent là pour faire de cette pièce un succès : une jeune fille pauvre, malheureuse et rêveuse, l'espoir du grand amour, le « méchant laid » qui devient bon, le beau séducteur en fait « très méchant », une gentille prostituée et une horrible maquereille, crime et happy end. Mais le sujet est en fait trop grave et trop profond pour en parler avec légèreté : l'émigration et les mariages par correspondance sont une plaie douloureuse à La Réunion. La solution n'est pas simple et il ne me semble pas que la pièce en donne une ; elle en souligne plutôt la complexité et élargit la réflexion aux problèmes du colonialisme en plaçant l'action dans le contexte des années 50 et des guerres de décolonisation.

On rit moins sans doute à ce nouveau spectacle et l'on est même très ému car il touche parfois au tragique, en tout cas au lyrisme. Ainsi lorsque « Petite Lune », belle prostituée indochinoise, interprétée avec beaucoup de sensibilité par Nicole Leichnig, prononce ces vers :

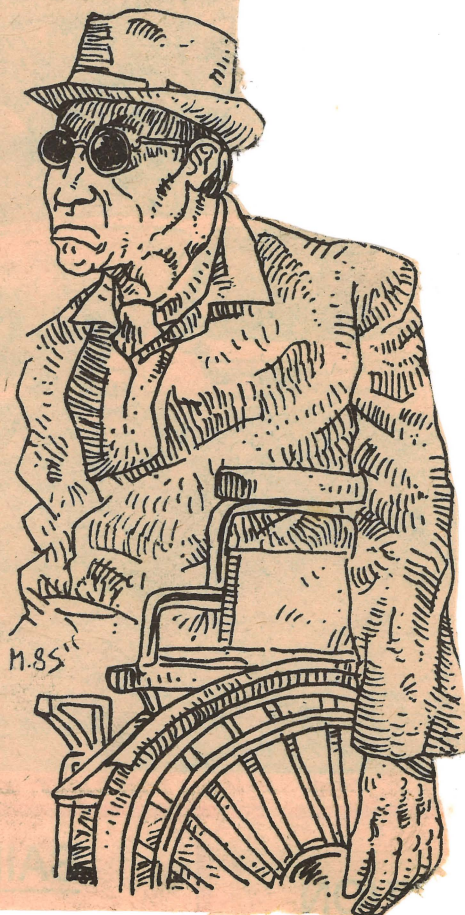
« une eau monte  
verte et mal claire  
en amont de l'hiver  
mon cœur se noie ».



construction, car on ne sait jamais si l'on est dans le rêve ou dans la réalité. Comme dans « Torouze », la frontière est si subtile qu'on ne peut être sûr qu'il n'y ait pas d'interaction entre l'un et l'autre. Théâtre dans le théâtre, jeu ? Mais quelle est la vraie vie ?

Le ton poétique est surtout donné par l'idée tout à fait originale et farfelue et si séduisante, d'articuler l'intrigue autour des saisons de métropole, et de leur symbolique, transposées à La Réunion : printemps, été, automne, hiver. Jeux sur les sonorités, sur les noms de lieux, la faune, la flore, le folklore, tout se mêle avec une grande finesse à cette lisière très sensible entre la métropole et La Réunion, entre le créole et le français où se situent chaque fois les créations d'Emmanuel Genvrin. Le jeu sur la langue, selon les circonstances, est d'ailleurs dans cette pièce très intéressant et particulièrement réussi.

L'unité est créée par les grandes toiles de fond conçues par Deborah Roubane, qui se hissent à chaque saison et prennent vie sous les



Mais l'on veut du comique, me direz-vous lorsqu'on va voir Volland. Vous en aurez bien sûr car, comme d'habitude se glissent sans cesse le sourire et l'humour et même la bouffonnerie.

C'est surtout la forfanterie militaire qui est ici éraillée, et Jean-Luc Trules et Rachel Pothin réussissent une magnifique scène de clowns, contrepoin burlesque d'une scène d'amour qui se déroule dans un faisceau de lumière au coin de la scène : illustration des rêves polissons et guerriers des poilus de la guerre de 14.